

## La vitesse aveugle *2 secondes de Manon Briand*

Marie-Claude Loiselle

Numéro 95, hiver 1998–1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24325ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (1998). Compte rendu de [La vitesse aveugle / *2 secondes de Manon Briand*]. *24 images*, (95), 46–46.

### LA VITESSE AVEUGLE

PAR MARIE-CLAUDE LOISELLE



Laurie (Charlotte Laurier) et Lorenzo (Dino Tavarone).

**D**evrait-on baisser pavillon lorsque les voix d'une presse majoritaire s'unissent à celle du public pour consacrer la réussite d'un film? Ou encore, lui concéder d'abord (dans le cas où il s'agit comme ici d'un premier long métrage) l'habile combinaison d'un savoir-faire (purement) technique et de procédés (commodes) misant sur la fulgurance visuelle et sonore que son «auteure» a su mettre en œuvre, pour rajouter ensuite qu'on ne peut attendre que cela d'un film — surtout lorsque celui-ci est épaulé par Roger Frappier, le producteur le plus influent de l'heure, qui porte les réalisations de ses «jeunes» poulains comme la promesse de notre cinéma national revivifié. On ne peut attendre que cela sans mépriser notre cinéma tout entier... Car il y a souvent, derrière des éloges trop généreux, le mépris de celui qui croit que c'est déjà beaucoup.

Ce film qui repose, dès sa fracassante ouverture, sur un feu roulant d'effets, a certes la qualité d'être efficace. Oui, mais efficace comme une pub... de vélo! La vitesse est évidemment au cœur de cette histoire d'une cycliste — championne de descente en vélo de montagne que deux secondes d'hésitation à la ligne de départ entraîne à se recycler en courrier sur deux roues — mais presque comme une fin en soi. Le montage viendra donc appuyer cette idée de vitesse, devenue propulseur narratif et esthétique, par des effets de mouvement accéléré à la fin des plans — ou encore par les figures de la mère schizophrène, obsédée par tout ce qui roule et va vite, et celle du frère physicien dissertant sur la relativité des notions de temps et d'espace, qui ne se présentent pourtant que comme de fausses bonnes trouvailles scénaristiques. Manon Briand ne capte justement rien ici de ce rapport au temps (et à l'espace) appelé par le sujet, et si intimement

lié à l'essence même du cinéma, et n'a su que griser le spectateur, le noyer, par ce sujet tout désigné, dans cet air du temps dominé par la vitesse: une vitesse aveugle. Un état, soulignons-le au passage, également engendré par une autre de ces bandes sonores surchargées et accablantes qui assaillent tant de films aujourd'hui. De plus, cet effet visuel «coup de vent» dont je parlais, utilisé pour venir lier les plans entre eux, a pour véritable résultat d'abolir, de combler en fait, l'*intervalle* entre les plans, cet espace proprement cinématographique où émerge tout ce que le plan seul ne peut contenir. Rien, donc, entre les plans... et tellement rien de plus à l'écran que ce qui nous est donné à voir — rien d'autre que ce qu'il est possible de percevoir le nez collé sur une réalité, ici purement schématique —, que la cinéaste nous prive du coup de son regard sur le monde, en même temps que de la possibilité de nous immiscer, par cet intervalle, jusqu'au *fond des choses*. Par conséquent, tout dans ce film ne se lit qu'en surface (de l'image), le limitant à ne saisir de la vie que son agitation... vaine, il va sans dire.

On se demande alors comment a pu émerger de ce vide, et sous la plume de la même scénariste-réalisatrice, le personnage de Lorenzo. Un personnage (doublé du reste, d'un comédien exceptionnel) qui parvient bien souvent à tirer une réplique, une manière d'être, un regard vers l'intérieur, sous la surface de l'image justement. Volontairement mis en marge du temps qui court, c'est ce Lorenzo qui, à lui seul, insuffle au film (surtout vers la fin) sa respiration, donc un peu de la vie qui lui faisait tant défaut. Que ce personnage en retrait du monde nous apparaisse tellement plus près de la vie que celui de Laurie, qui sillonne pourtant inlassablement les rues de la métropole, est assez

éloquent en ce qui concerne l'incapacité de Manon Briand dans *2 secondes* à révéler l'univers qui l'entoure. Le Montréal familier qui traverse le film, dont on avait presque perdu la trace depuis quelque quinze ans — depuis qu'on a voulu faire de la ville, devenue un espace déréalisé, le théâtre d'un exil intérieur et l'écho d'une sorte de vide existentiel —, agit, certes, comme seul point d'ancrage pour le personnage sans grande consistance de Laurie (heureusement porté ici aussi par une comédienne expérimentée). Les lieux montréalais identifiables ne sont utilisés que comme des toiles de fond sur lesquelles sont plaquées des figures humaines réduites à la dimension de pitres: employés de bureaux, clients de la boutique de Lorenzo, serveuses de cantine, etc. Or, cette toile de fond apparaît justement trop réelle en regard de personnages et d'une approche esthétique qui tend à tout banaliser en refusant de se confronter véritablement à la matière insoumise du monde. L'action mise en scène semble par conséquent privée de vie, tout comme la vitesse, elle, est ici dénuée de but.

C'est alors que de toute cette vaine agitation, cette vaine démonstration de savoir-faire, ne subsiste qu'une impression de pure dépense. Est-ce cela que l'on attend aujourd'hui d'un jeune cinéma? ■

#### 2 SECONDES

Québec 1998. Ré. et scé.: Manon Briand. Ph.: James Gray. Mont.: Richard Comeau. Mus.: Sylvain-Charles Grand et Dominique Grand. Int.: Charlotte Laurier, Dino Tavarone, Yves Pelletier, Louise Forestier, André Brassard, Pascal Auclair. 100 minutes. Couleur. Prod.: Roger Frappier pour Max Films. Dist.: France Film.